

# **Eternité de la nature, brièveté de l'homme**

Roulez dans vos sentiers de flamme,

Astres, rois de l'immensité !

Insultez, écrasez mon âme

Par votre presque éternité !

Et vous, comètes vagabondes,

Du divin océan des mondes

Débordement prodigieux,

Sortez des limites tracées,

Et révélez d'autres pensées

De celui qui pensa les cieux !

Triomphe, immortelle nature !

A qui la main pleine de jours

Prête des forces sans mesure,

Des temps qui renaissent toujours !

La mort retrempe ta puissance,

Donne, ravis, rends l'existence

A tout ce qui la puise en toi ;

Insecte éclos de ton sourire,

Je naïs, je regarde et j'expire,

Marche et ne pense plus à moi !

Viel océan, dans tes rivages

Flotte comme un ciel écumant,

Plus orageux que les nuages,  
Plus lumineux qu'un firmament !  
Pendant que les empires naissent,  
Grandissent, tombent, disparaissent  
Avec leurs générations,  
Dresse tes bouillonnantes crêtes,  
Bats ta rive ! et dis aux tempêtes :  
Où sont les nids des nations ?

Toi qui n'es pas lasse d'éclore  
Depuis la naissance des jours.  
Lève-toi, rayonnante aurore,  
Couche-toi, lève-toi toujours !  
Réfléchissez ses feux sublimes,  
Neiges éclatantes des cimes,  
Où le jour descend comme un roi !  
Brillez, brillez pour me confondre,  
Vous qu'un rayon du jour peut fondre,  
Vous subsisterez plus que moi !

Et toi qui t'abaisse et t'élève  
Comme la poudre des chemins,  
Comme les vagues sûr la grève,  
Race innombrable des humains,  
Survis au temps qui me consume,  
Engloutis-moi dans ton écume,  
Je sens moi-même mon néant,  
Dans ton sein qu'est-ce qu'une vie ?  
Ce qu'est une goutte de pluie  
Dans les bassins de l'océan !

Vous mourez pour renaître encore,  
Vous fourmillez dans vos sillons !  
Un souffle du soir à l'aurore  
Renouvelle vos tourbillons!  
Une existence évanouie  
Ne fait pas baisser d'une vie  
Le flot de l'être toujours plein;  
Il ne vous manque quand j'expire  
Pas plus qu'à l'homme qui respire  
Ne manque un souffle de son sein !

Vous allez balayer ma cendre ;  
L'homme ou l'insecte en renaîtra !  
Mon nom brûlant de se répandre  
Dans le nom commun se perdra ;  
Il fut! voilà tout! bientôt même  
L'oubli couvre ce mot suprême,  
Un siècle ou deux l'auront vaincu !  
Mais vous ne pouvez, à nature !  
Effacer une créature ;  
Je meurs! qu'importe ? j'ai vécu !

Dieu m'a vu ! le regard de vie  
S'est abaissé sur mon néant,  
Votre existence rajeunie  
A des siècles, j'eus mon instant !  
Mais dans la minute qui passe  
L'infini de temps et d'espace  
Dans mon regard s'est répété !

Et j'ai vu dans ce point de l'être  
La même image m'apparaître  
Que vous dans votre immensité !

Distances incommensurables,  
Abîmes des monts et des cieux,  
Vos mystères inépuisables  
Se sont révélés à mes yeux !  
J'ai roulé dans mes voeux sublimes  
Plus de vagues que tes abîmes  
N'en roulent, à mer en courroux !  
Et vous, soleils aux yeux de flamme,  
Le regard brûlant de mon âme  
S'est élevé plus haut que vous !

De l'être universel, unique,  
La splendeur dans mon ombre a lui,  
Et j'ai bourdonné mon cantique  
De joie et d'amour devant lui !  
Et sa rayonnante pensée  
Dans la mienne s'est retracée,  
Et sa parole m'a connu !  
Et j'ai monté devant sa face,  
Et la nature m'a dit : Passe :  
Ton sort est sublime, il t'a vu !

Vivez donc vos jours sans mesure !  
Terre et ciel! céleste flambeau !  
Montagnes, mers, et toi, nature,  
Souris longtemps sur mon tombeau !

Effacé du livre de vie,  
Que le néant même m'oublie!  
J'admire et ne suis point jaloux !  
Ma pensée a vécu d'avance  
Et meurt avec une espérance  
Plus impérissable que vous !

Alphonse de Lamartine (1790–1869)